

Sur les rives de la Dordogne

Vers 1750

Assis sur un banc, perdu dans ses pensées, un vieil homme hiératique semble observer le paysage. Il scrute durant de longues heures la Dordogne qui coule en bas du village de Castillac. Il surveille la rivière et observe le passage des rares gabares qui la remontent jusqu'à Souillac. Si la descente peut se faire lorsque les eaux sont marchandes, la remontée jusqu'à Souillac n'est possible qu'avec le recours d'un halage technique par un attelage ou à bras d'homme.

Il y a longtemps, Jehan faisait partie de ces haleurs qui tiraient à la force des bras et des jambes les gabares chargées de marchandises. Puis son rang de notable l'amena à diriger des équipes de tireurs. Maintenant, il médite sur ces années où il est devenu bouvier, pratiquant la traction avec des bœufs afin de faciliter et de sécuriser les passages périlleux depuis les rives escarpées. Enfin, ce notable s'est imposé comme le passeur obligé, employant les plus robustes et efficaces haleurs.

Figé dans une immobilité inquiétante, l'homme ressemble à un arbre séculaire. Seules ses paupières qui clignent témoignent encore d'une vie dans ce vieux corps nouveau comme un cep de vigne des coteaux du Lot. Son visage est buriné de rides profondes, sa moustache grise jaunie par l'usage du tabac laisse entrevoir sa bouche depuis longtemps édentée, de laquelle rayonne parfois un sourire. Son vieux chapeau le protège du soleil et de la pluie. Été comme hiver, il porte les mêmes vêtements de drap de laine. Ses deux mains calleuses, tremblantes, sillonnées de grosses veines bleues reposent sur le bâton qui lui sert de canne.

Le baron Jehan sort chaque jour de sa maison seigneuriale située sur les hauteurs de Castillac. Le château est perché à flanc de coteau. Dominant la vallée de la Dordogne, il fait face à celui de Fénelon situé sur l'autre rive. Au sommet de la colline et entouré d'une forêt, le château de Castillac jouit depuis toujours d'un emplacement stratégique ; sa pierre dorée et sa toiture parée de lauzes en font une bâtisse emblématique. Le vieil homme chemine dans les venelles du village pour prendre position sur son banc installé sur un promontoire. Les rues pavées serpentent sur un coteau pour rejoindre la voie principale qui descend vers la Dordogne. Un caniveau central permet l'écoulement des eaux pluviales et usées vers la rivière. C'est autour de ce caniveau que les poules et quelques cochons trouvent leur nourriture. Deux oies crient leur mécontentement quand le vieillard les écarte de son passage à l'aide de son bâton. En chemin, les chapeaux se lèvent, des mains se tendent, les femmes respectueuses le saluent d'un mouvement de tête ou d'une ingénue flexion, les enfants, nullement effrayés, lui envoient un bonjour courtois empreint d'un peu de moquerie. Le vieillard est cependant respecté, car il représente la bourgeoisie périgourdine. Il est de plus l'aîné

du village, le sage, la mémoire vivante. Ce châtelain incarne l'aristocratie locale et s'affiche bien volontiers comme l'héritier d'une famille seigneuriale présente ici depuis plus de six cents ans.

Ceux qui le respecteraient le moins seraient plutôt les membres de sa famille. Il demeure chez sa petite-fille Rémière qui occupe la maison bourgeoise du village que l'on appelle le château. Jehan y bénéficie du gîte, du couvert, et son linge est blanchi. Il serait bien au milieu des siens si ses deux arrière-petits-enfants étaient un peu moins turbulents. Il est toutefois serein, car à ses pieds s'écoule tranquillement la Dordogne. Cette eau verte et claire est plus que de l'eau qui s'écoule, elle est son sang. Tous les jours de sa longue vie, il les a passés à côté d'elle, s'en abreuvant, s'en nourrissant, vivant de sa présence. Il en connaît les moindres détours ; chaque arbre qui la borde lui est familier. Il pressent ses réactions, ressent ses sautes d'humeur et tel un goûteur de parfum, il en hume toutes les odeurs. Si c'est la Dordogne qui l'a fait travailler, manger, c'est aussi le fleuve qui lui octroie des droits de passage séculiers sur le chemin de Gourdon à Brive.

De son banc, le vieillard fatigué observe également avec attention des ouvriers qui s'activent sur les bords de la rivière. Un squelette de bois d'une gabare est planté là sur un ponton d'amarrage qui sert aussi de port à proximité du pont. Des hommes aux gestes sûrs et précis s'affairent. Il connaît bien tous ces ouvriers qui, s'ils n'ont pas le même sang que lui dans les veines, sont des enfants du village, car dans cette petite cité, chacun est cousin, neveu, frère ou fils. L'endogamie professionnelle y est très forte et les lignées de marins ou de charpentiers de gabares se succèdent sur les bords du fleuve éternel. Dans le village de Castillac, des menuisiers de marine réparent jusqu'à la plus petite embarcation qui vogue sur la

rivière. Ces charpentiers de gabares qui œuvrent parfois à la construction d'une embarcation neuve sont la fierté des habitants.

Au XII^e siècle déjà, la famille de Jehan régnait sur la seigneurie, tour à tour inféodée sous la vicomté de Souillac ou de Carlux. La famille de Jehan notablement reconnue s'était en effet illustrée jadis dans des épopées chevaleresques, dans des conquêtes seigneuriales qui donnent encore des droits à ses résidents. Il suffit de regarder le nom des rues, celui des enseignes d'apothicaires, d'écouter comment se nomment les passants pour comprendre que cette famille est omniprésente à Castillac. Des bustes trônent au château et une collection de tableaux et de portraits s'affiche dans la maison seigneuriale. Un temps malicieux, Jehan faisait d'ailleurs croire à son fils crédule que la vieille pierre sculptée — symbole du village —, que d'ailleurs personne n'est en mesure d'identifier, représentait un ancêtre de la famille.

Quand une gabare vient à passer, Jehan la salue en levant fièrement sa canne. Au nombre d'animaux qui la tractent et d'hommes qui l'entourent, Jehan tente d'identifier le chargement. Il essaie de deviner ce qu'elle peut transporter, car sa vue, moins perçante, lui fait défaut. Qu'importe, il a distingué une gabare et la voit maintenant disparaître de son champ visuel avec son chargement de sel, de vin ou de toutes autres denrées économiques. À chaque fois, ces coques de bois qui flottent sur la Dordogne le rendent nostalgique de sa vie passée. Au crépuscule de son existence, Jehan est encore amoureux de la Dordogne.

Si les étés sont chauds, les hivers sont souvent rigoureux. À la belle saison, la nature est généreuse et permet aux plus faibles de trouver la subsistance. Mais quand arrive l'hiver, la végétation est endormie sous le givre, les miséreux vont

jusqu'à faire bouillir dans le chaudron un rat accompagné d'herbes et de racines collectées sur le bord des chemins. Parfois, ces mêmes déshérités n'ont d'autre alternative que de grignoter l'écorce des arbres ou de sucer des cailloux quand la neige recouvre la contrée. Aussi les aumônes faites aux pauvres sont courantes. Dans le sud du royaume de France, les seigneurs en distribuent lors des deux grandes fêtes religieuses constituées par la Pentecôte et Noël. Elles peuvent prendre la forme de nourriture et de vêtements ou du drap nécessaire à leur confection. D'ailleurs, une ordonnance du consulat de Martel préconise depuis la nuit des temps de donner à Noël un drap blanc ou brun aux pauvres, au sonneur et à la recluse. Comme ses ancêtres, c'est bien volontiers que Jehan s'est toujours prêté à cette action charitable en procédant à la distribution d'une toile de lin aux déshérités de sa seigneurie. Même le sonneur de la prière du Notre Père reçoit cette aumône. C'est un pauvre homme affecté à cette charge que la tenue de cette fonction aide à mendier. Quant à la recluse enfermée volontairement dans sa cellule pour prier, elle ne vit que de la charité.

Âgé de quatre-vingt-seize ans, Jehan sait qu'il n'a plus sa place dans la maison familiale. Veuf depuis plusieurs décennies, son fils Hiérosme et sa femme Scholastique sont eux aussi décédés depuis fort longtemps. C'est de sa petite-fille Rémière qu'il reçoit toute l'attention. Signe de l'évolution des temps, aucun de ses descendants n'arbore la bannière familiale, aucun n'honore le rang de noblesse qui lui revient. Écuyer et chevalier sont, certes, des titres de la noblesse d'épée, mais ils glorifient ceux qui les portent. Dépité, il sait qu'il sera peut-être le dernier seigneur des lieux à pouvoir administrer et utiliser à son profit les ressources et les produits de la terre. À sa mort, alors que le suzerain, le comte de Souillac,

récupérera la terre, Jehan doute que son petit-fils Charles veuille renouveler le serment de fidélité fait par son père. Jehan ne sait pas à qui reviendra le château, qui protégera le village, qui percevra les droits des champs, de hallage et de passage du pont. Même si sa petite-fille Rémière est adorable, il sait qu'il gêne, qu'il a fait son temps. Son petit-fils Charles a perpétué la tradition familiale en devenant écuyer du comte de Souillac, mais très vite, il a préféré tenir le cabaret de Castillac.

Pourtant, Jehan est contrarié par un acte d'immoralité commis au sein de sa famille. Une infamie qui le tourmente depuis plus de vingt ans. En ce temps, il n'a en effet pas empêché son fils Hiérosme d'abandonner son enfant. Le procédé des gueux quand ils ne peuvent pas nourrir une nouvelle bouche ou qu'une fille-mère ne peut pas assumer son rôle. Mais ça ne se fait pas chez les aristos...

La fureur citadine n'affecte guère la petite commune et ses habitants vivent leur vie sans s'inquiéter des turbulences des cités lointaines. Ils travaillent, font l'amour et sont bien plus préoccupés par le remplissage de la marmite que par les frasques du roi, les ambitions féodales ou les guerres de religion.

Sa bru Scholastique est la fille d'un charretier qui débordait de travail dans des périodes de guerre où les charrois étaient multipliés pour fournir les armées. Après son mariage avec Hiérosme, Scholastique a vu ses rêves de princesse s'envoler. Son entrée dans l'aristocratie a été ardue. Vie difficile, aucune dorure, tout juste quelques serviteurs pour lui faciliter l'entretien de la propriété familiale. Son accession au rang de noble dame l'a très vite enfermée dans un carcan de principes et de retenues qui ne lui ressemblent pas.

Hiérosme, écuyer du comte de Souillac, est souvent parti, laissant son épouse seule avec ses sujets. Chaque départ est

source d'inquiétude. Elle aurait sûrement souhaité que plus simplement il conduise des attelages aux champs ou dans les environs.

Scholastique connaît rapidement la maternité. Elle met au monde une petite femelle qui est minuscule, laide et fripée. Seul un filet de souffle indique qu'elle vit. La sage-femme entourée d'autres femmes du village s'occupe du nourrisson en le nettoyant sommairement, car il est couvert de sang. Une fois emmaillottée, la sage-femme pose le bébé dans le berceau. Malgré la montée de lait chez la jeune maman qui l'aurait bien laissé téter, il n'est pas question de nourrir un enfant avant qu'il ne soit baptisé.

Le lendemain, le nouveau-né est amené au curé. Qu'il fasse froid ou chaud, il faut baptiser l'enfant, car il est inconcevable de prendre le risque qu'en cas de décès son âme ne monte pas au ciel. Après avoir découvert sa progéniture, Hiérosme assume son rôle en emmenant l'enfant afin qu'il reçoive les saints sacrements. C'est inquiet que le père transporte le nourrisson sous une chaleur caniculaire. Cette petite fille qu'il aime déjà a à peine vingt-quatre heures. Malheureusement, la balance de la vie va basculer du mauvais côté et l'enfante âgée de huit jours meurt sans que sa mère ne l'ait prise une seule fois dans ses bras.

Les grossesses se succèdent. Scholastique comprend bien vite que le destin des nobles dames est identique à celui des roturières. Elle est là pour enfanter, garantir une descendance à la noble famille. Son rôle essentiel consiste à torcher le cul des marmots, écarter les cuisses, faire des drôles et assurer le travail quotidien. En semi-esclaves, la femme doit rester ignorante et dépendante du seigneur, du maître, du mari ou du père.

Après quelques mois, Scholastique a de nouveau un ventre énorme. Elle souffre et doit néanmoins accomplir bon nombre

de tâches, quand, un certain jour caniculaire, c'est l'effervescence dans la maison seigneuriale. Scholastique est couchée, elle est presque assise, les jambes relevées. La sage-femme farfouille entre ses cuisses. Tout se passe sous le drap et par pudeur, elle n'a pas enlevé son jupon. Les heures défilent, la future maman a chaud. On la découvre quand l'enfant arrive. La sage-femme voit alors apparaître une petite touffe de cheveux noirs au milieu de l'intimité de la mère. Peu à peu, une tête se dessine et la sage-femme habile extirpe un tas de chair tout fripé, poisseux et sanguinolent. Le bébé est encore relié à sa maman par le cordon que sa belle-mère s'empresse de couper. Le premier regard des femmes présentes consiste à rechercher le sexe du nouveau-né. Pas de pénis, c'est donc une fille. Encore une fille... Hiérosme est déçu, car il voudrait à tout prix un garçon. Tellement convaincu d'avoir un garçon, le couple n'avait même pas prévu de prénom féminin. Après une rapide concertation des femmes, Hiérosme ne trouve aucune objection à appeler sa fille Rémière.

Comme une évidente nécessité, chaque retour de mission de Hiérosme se passe dans l'alcôve. Quand le preux chevalier rentre, il se comporte en dominateur. Scholastique le sait, elle doit céder à tous ses caprices. Cela commence dès les retrouvailles, Hiérosme traite son épouse comme une soubrette. Puis, pendant le repas, sous le regard des enfants et des employés de maison, il n'hésite pas à soulever les jupons de sa femme. Sa fièvre monte et avant que le dîner ne soit terminé, il se lève, empoigne Scholastique pour l'entraîner sur le lit. Seul un rideau fait écran. Les enfants et les autres occupants de la demeure assistent aux ébats à travers les cris, le bois de lit qui craque ou les râles qui s'entendent distinctement. Tout habillés, ils se sont couchés et se sont enlacés, leurs lèvres se sont rejointes et leurs langues dans un duel sans

merci se sont affrontées en un combat délicieux. Les mains avides de Hiérosme l'ont palpée sans retenue.

L'une d'elles s'insinue dans son corsage pour soupeser ses seins et tordre le bout des tétons. L'autre remonte ses cuisses, si haut qu'il est un instant étonné de ne pas trouver de culotte. La fouille continue et un doigt ne tarde pas à s'immiscer en écartant ses lèvres pour constater que les parois sont déjà sérieusement humides et son bourgeon bien gonflé. Pour Hiérosme, il est temps maintenant de se dévêtir. Un peu emprunté, il délace le tablier et la robe de sa femme. Elle est maintenant en chemise, offerte, alors il se glisse dans le lit. À la faible lueur de la chandelle qui éclaire l'alcôve, l'homme se déshabille. Même si ce n'est pas la première fois qu'elle voit son mari se dévêtir, cette situation l'excite, mais elle se garde de le lui avouer. Hiérosme s'est à nouveau rapproché d'elle et reprend ses caresses. Il lui écarte les cuisses de force. Alors qu'elle résiste, il lui saisit les fesses à deux mains pour l'ouvrir complètement. Elle comprend qu'à cet instant elle est obligée d'obéir. De toute manière, elle n'aurait pas résisté longtemps. Soumise et consentante, elle écarte les cuisses. Hiérosme trousse maintenant sa belle et atteint rapidement l'humide toison. Il glisse sa main entre ses jambes, la ressort trempée, y enfonce ses doigts pour tester la cavité qu'il décide d'occuper de son phallus. Puis d'une forte poussée, il la pénètre d'un violent coup de queue et la pilonne sans ménagement. Gémissant de gêne mais aussi de honte, troublée d'éprouver du plaisir, Scholastique sent arriver un orgasme qui la laisse pantelante.

Une nouvelle fois, elle est fertile et dans ce corps encore jeune se développe une petite graine. Elle est maintenant habituée à ses grossesses à répétition et n'angoisse nullement à l'idée d'enfanter à nouveau.